# Torpeur . . .

*Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 22 juin 1934*

Le ministère a fait un usage excessif des promesses, au point que ceux qui les croyaient — parmi les partisans et amis du ministère — en vinrent à espérer, s'attendant à ce que leur parviennent des signes clairs prouvant que ce malheureux pays s'était enfin vu accorder un bon gouvernement, capable de le tirer des ténèbres vers la lumière, de la difficulté vers l'aisance, de la pauvreté vers la richesse. Ils s'attendaient à ce qu'il leur résolve tout problème épineux qui paraissait insoluble, et à ce qu'il leur aplanisse tout obstacle qui se montrait tenace, de sorte que la crise se dissipe de tous côtés. Puis ils continuèrent d'attendre, mois après mois après mois, tandis que le ciel déversait sur eux promesses et espoirs, les nuages s'élevant tantôt du côté du ministère des Finances, où se tenait le brillant ministre, tantôt d'un autre côté, où se tenait la présidence du Conseil, où se tenait le brave homme. Puis la pluie tombait sur les salles du Parlement, où siègent les sénateurs et les députés qui croient au ministère, en espérant du bien, sans jamais douter de lui, et sans jamais lui marchander leur confiance. Et les partisans et amis continuèrent d'attendre tandis que le retrait des promesses et des espoirs montait au ciel, puis la pluie en redescendait sur la terre — mais la terre demeurait stérile, que la fécondité ne touchait pas, morte, sans vie qui s'y éveillât. Jusqu'à ce que les partisans et amis en vinssent à sentir que ces nuages qui leur déversaient promesses et espoirs étaient sur le point de trahir leurs attentes, et de décevoir leurs espoirs d'une déception corruptrice. Là, un large groupe d'entre eux se rassembla — on dit qu'ils étaient plus de quarante — et se concertèrent, puis convinrent entre eux d'interpeller le ministère et de l'arracher à la vie des promesses et des espoirs pour le ramener à la vie de la parole productive et du travail utile.

Et ils signèrent l'interpellation, la présentèrent, s'y tinrent fermement, et pressèrent vivement le ministère, et en débattirent longuement — alors il leur répondit, et accepta la bataille qu'ils avaient engagée, mais il continua d'en reporter le jour de la confrontation, une fois puis une autre, et refusa de s'armer de ses armes, jusqu'à ce que, ne pouvant plus échapper à s'y plonger, une date lui fût fixée : mardi dernier.

Quelle journée ce fut ! Les cœurs battaient au point de presque atteindre la gorge, ou de presque en jaillir tout à fait ; le regard se

tendait au point que les yeux faillirent sortir de leurs orbites, ou faillirent en jaillir ; et le souffle même des gens restait suspendu, chacun attendant que la bataille commence, chacun attendant son issue. La crise serait-elle résolue, ou non ? Le ministère sortirait-il victorieux, ou les députés sortiraient-ils victorieux ? Les Égyptiens seraient-ils rassurés sur ce qui leur reste de moyens de subsistance, ou désespéreraient-ils ? Les Égyptiens accueilleraient-ils une ère où les enfants mangent à satiété, et boivent à leur soif, et y trouvent de quoi les protéger de la chaleur et du froid, et des événements du temps ? Ou les Égyptiens accueilleraient-ils une ère où la faim s'ajoute à la faim, la misère à la misère, et la privation à la privation ? Il eût été raisonnable que l'ardeur de ces spécialistes égalât l'intensité du sujet de la bataille, dans l'unité et la fermeté, dans la force et la vigueur. Mais la bataille commença mollement, et l'on parla, et l'on parla, et l'on nia, et un déni répondait à un autre, et le ministre des Finances prononça des paroles ni avancées ni retardées, jusqu'à ce que, le temps ayant quelque peu progressé, le président de la Chambre des députés regardât les membres présents dans la salle — et voici qu'ils s'étaient mis à s'interrompre les uns les autres, l'un après l'autre après l'autre, jusqu'à ce que, la séance étant levée, le nombre de députés présents au moment de la levée fût de quinze — comme le rapportèrent les journaux. Et il eût été raisonnable que les députés ne fussent pas moins enthousiastes que les ministres à reprendre la bataille, et que les ministres ne fussent pas moins impatients de renouer l'hostilité avec les députés — mais les ministres et les députés montrèrent tous deux un amour de la sécurité, une préférence pour le bien-être, et un penchant pour la paix, de sorte qu'un jour pût venir où les belligérants panseraient leurs blessures et arrangeraient leurs affaires, et renouvelleraient les provisions et réserves dont ils auraient besoin. Puis, quand vint jeudi, les combattants avaient tous les outils de l'engagement et de la lutte à portée de main, et s'étaient armés pour une guerre acharnée qui n'épargnerait rien de ce qu'elle toucherait, le laissant tel de la cendre — et il eût été raisonnable que les députés se rassemblent en force, que leur nombre fût grand, que leur préparation fût splendide, et que les spectateurs témoins de la rencontre soient si nombreux que les tribunes et les salles s'en trouvent bondées — mais l'heure fixée pour la bataille arriva, et les ministres se présentèrent à leur rendez-vous sans retard ni tardiveté, et restèrent à attendre les adversaires qui avaient exigé la confrontation et insisté pour le combat — attendant, puis attendant, puis attendant — puis la cloche sonna, et l'appel insistant et pressant se poursuivit sans relâche — mais les députés ne vinrent pas au rendez-vous fixé, et voici que l'arène demeura vide, comme désertée. Les ministres y étendirent leur

autorité, capables de s'y conduire comme il leur plaisait, puisque ses défenseurs n'étaient pas venus, et puisque ceux-là mêmes qui auraient dû s'y précipiter ne se hâtèrent pas de la rejeter. C'était comme si les députés et les spectateurs s'étaient entendus pour que les uns ne viennent pas à l'arène, et que les autres ne se hâtent pas d'assister à la rencontre — si bien que les tribunes et les salles ne furent pas bondées, et les ministres s'en allèrent, sentant qu'ils avaient témoigné plus de souci pour l'affaire qu'elle n'en méritait, et y avaient trouvé plus qu'elle ne valait. Puis la nouvelle de cette bataille, qui n'avait ni commencé ni fini, fut jetée devant les gens — et elle n'étonna personne, et personne ne s'en émerveilla, mais cette nouvelle passa plutôt devant des gens qui n'y prêtèrent aucune attention, et ne s'en souciaèrent nullement. Quelle en est l'explication ? Et quelle en est l'interprétation ? L'explication est facile, et son interprétation simple : les députés n'attendaient rien du ministère, alors pourquoi se seraient-ils imposé cette peine ? Et pourquoi en auraient-ils supporté la difficulté ?

Et les spectateurs n'attendaient rien non plus de la bataille. Alors pourquoi se seraient-ils confinés pendant des heures dans les tribunes et les salles ? Et le peuple n'attendait rien non plus de la bataille. Alors pourquoi se serait-il soucié de ses comptes rendus, et préoccupé de ses détails ?

Ainsi Dieu a-t-il voulu, semble-t-il, que les affaires de l'Égypte s'achèvent dans cette torpeur — les épées de la crise suspendues sur les nuques, les spectres de la misère effrayants pour les âmes, les feux de la faim faisant rage dans les ventres, l'aiguillon de la privation déchirant les cœurs — et pourtant le peuple, malgré tout cela, n'attend aucun bien de son ministère, et n'attend aucune aide de son gouvernement ; il s'abandonne plutôt au désespoir, et attend le jugement de Dieu sur lui, tandis que le ministère se révèle incapable de le nommer, impuissant à lui être d'aucune utilité. Il se peut bien qu'il se soit lassé de lui-même, et lassé d'eux ; et les députés le savent, ou le pressentent, et répondent à ce désespoir par leur propre désespoir ; la torpeur s'abat sur eux jusqu'à atteindre l'épuisement, et l'épreuve atteint son extrême limite, et l'Égypte devient, officiellement, une image et une forme seulement — les affaires de l'État se faisant plus dures et plus contraintes, et nous ne recevons ni des députés ni des ministres que torpeur, et manquement, et détournement, et abandon au destin. Que celui qui souhaite voir les affaires de l'Égypte s'achever à ce degré d'humiliation pour les Égyptiens se réjouisse, car il a obtenu ce qu'il voulait. Que celui qui souhaite voir

ceux qui sont chargés de la politique égyptienne s'en détourner se contente, car il a obtenu ce qu'il voulait. Que celui qui souhaite voir les Égyptiens abandonner leurs affaires au destin, pour qu'il les conduise à sa guise, sans la moindre intervention de leur part, sans le moindre soin, soit rassuré, car il a obtenu ce qu'il voulait. Et que celui qui souhaite que les Anglais soient plus occupés de la compagnie des Égyptiens que la compagnie des Égyptiens elle-même n'est occupée d'eux, prenne plaisir, et que son œil s'apaise, car il a obtenu ce qu'il voulait. Et les gens disent qu'hier eut lieu un affrontement entre la police et des ouvriers, où le sang coula, où des coups de feu réels furent tirés, et où certaines personnes furent blessées — et ces mêmes personnes, il eût été naturel, auraient dû interroger les députés à ce sujet lors de la séance d'hier, et les députés auraient dû savoir du ministre de l'Intérieur comment cela s'est produit — mais les députés ne se réunirent pas hier, parce que la chaleur était intense, ou parce qu'ils s'étaient lassés des propos récents sur la dette hypothécaire, ou pour toute autre raison qu'il vous plaira. Ils ne se réunirent pas, et n'interrogèrent pas, et n'interrogèrent pas le ministre de l'Intérieur, et n'apprirent rien de lui. Et il semble fort probable que les Anglais savent déjà tout de cet incident.

Que l'Égypte officielle se réjouisse de cette délicieuse torpeur, car le sommeil est le bienvenu en la saison de l'été.

Taha Hussein

*Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 22 juin 1934.*